



Jean-Michel Rabeux avance avec jubilation vers des zones de théâtre réputées infranchissables. Sa nouvelle création, *Nous nous aimons tellement*, et deux reprises d'anciens spectacles pointent avec brio nos émotions inadmissibles.

Entretien  
Pierre Hivernat  
Photo  
Philippe Garcia

## aux frontières de l'intime

**D**e la 6<sup>e</sup> à la terminale, j'ai été interne dans un collège religieux. Deux avantages à ça : ça donne indéniablement une très bonne culture humaniste, une vision du passé, mais aussi la haine pour toujours. Je suis sorti de là cinglé et je crois profondément que si je fais du théâtre, c'est parce que je suis fou. Ça a été ma voie pour ne pas devenir hors la loi. L'écriture, l'art en général, m'a permis de ne pas tomber dans le très glauque. J'en veux beaucoup à cette éducation et, en même temps, je reconnais que c'est grâce à cette faille, cette haine qu'ils ont mise en moi – la haine de l'ordre moral exacerbé, la douleur et même parfois les larmes –, que je suis là aujourd'hui. Mes premières impressions

scéniques, c'était comme enfant de chœur : tu dois lire une épître quelconque, il y a un public, le rite, la lumière, c'est proche du théâtre dans l'expression formelle. J'ai assez vite compris que l'art n'est pas autre chose que d'essayer de mettre sa folie en ordre.

**Pourquoi as-tu choisi de faire des études de philo plutôt que de théâtre ?**  
Adolescent, je lisais déjà pas mal. J'ai dû lire Sade pour la première fois à 15-16 ans. Comme j'avais eu une éducation où beaucoup de choses étaient prohibées, j'ai toujours eu le goût des littératures interdites. A cette époque, c'était ma révolte. La musique et les Beatles, c'était le faux interdit, faussement subversif, alors que Sade, c'était vraiment mal vu. Je ne savais absolument pas ce qu'était la pensée politique, j'étais réac. Parce qu'issu d'une famille réac. Toutes mes aspirations étaient plutôt de l'ordre de l'intime, et non sociales. Je suis né à la pensée par la philo, qui est devenue autre chose qu'un exercice de style : un travail de moi-même par rapport au monde. Le théâtre, avec d'autres moyens, a des objectifs similaires.

**Comment es-tu finalement venu au théâtre ?**

J'aimais beaucoup la philo mais ça manque de corps. Ce qui m'a fait venir au théâtre, c'est le goût du corps – faire bouger mon corps, faire bouger le corps des autres et sortir de la littéralité de la philosophie. Parallèlement à mes études, je suis entré dans un cours de théâtre privé. Et puis j'ai rencontré des amours, et ça compte tout autant. Claude Degliame, par exemple, qui joue dans la plupart de mes spectacles. La première fois que je l'ai vue sur un plateau, j'ai trouvé que c'était la plus belle femme du monde, la plus intelligente et la plus talentueuse. Mais aussi Maria Casarès ou Aragon, que j'ai eu la chance de rencontrer et qui a parfois fait mon initiation. Ça s'est fait progressivement, mais intensivement.

**Ta pratique du théâtre reste assez décalée. Quel intérêt trouves-tu à cette forme artistique ?**

Je connaissais du théâtre ce qu'on m'en avait dit à l'école : emmerdement majeur, culture et ennui, alors que c'est tout le contraire. Le strip-tease, c'est du théâtre – ça peut être du mauvais théâtre, mais c'est du théâtre. Le théâtre n'est pas de la culture mais une chose brute qui doit vous sauter à la gueule pour le restant de vos jours. Quand je monte un spectacle, c'est ce que je cherche à faire. Je ne veux pas plaire ou déplaire, je cherche à produire au moins une image ou un mot pour un spectateur et que ça lui reste pour toute sa vie. Sinon, ça ne m'intéresse pas. Je cherche à me surprendre pour que cette surprise puisse toucher quelqu'un qui n'est jamais entré dans une salle de théâtre, que tout à coup il se sente saisi au plus profond, au plus inadmissible. Je travaille sur ces zones-là. Le théâtre politique me fait gerber parce qu'il propose des réponses. Le théâtre ne peut avoir une fonction que dans la mesure où il va instiller une question intime à une personne. Ce qui m'intéresse, c'est tout à coup de poser à un même spectateur la question de son propre désir, qu'il se mette à désirer quelque chose qu'il n'avait jamais imaginé pouvoir désirer – et ça, c'est une action politique. Je fais un théâtre qui vient de l'intime pour aller vers l'intime, qui s'adresse à chacun mais pas à tout le monde. Par exemple, que les gens se posent la question de leur propre cruauté. Tu peux faire ça en rigolant au théâtre. Louis de Funès, que fait-il d'autre ? Plus il est cruel, plus tu rigoles. Si tu oses donner du plaisir aux spectateurs devant le spectacle de la cruauté, ils peuvent se rendre compte qu'ils sont, que nous sommes tous, cruels. Et s'ils peuvent en jouer, j'ai comme utopie de penser qu'ils peuvent mieux maîtriser leur cruauté. La profession pense que je suis un artiste pointu et difficile. Les ados du Nord – la région dans laquelle ma compagnie est implantée –, pas du tout ! La manipulation que je fais des formes du théâtre, qui peut paraître à certains élitiste, ne leur pose pas de problème particulier parce que je travaille plus sur l'être lui-même qu'à partir d'un savoir-faire. Il y a en moi une haine du théâtre comme il y a chez Le Clézio une haine de la littérature et chez Van Gogh, une forme

de haine de la peinture. Mon dernier spectacle est très énigmatique, mais pas pour ce public-là. Mes incohérences, ils s'en tapent complètement. Je leur envoie des images, une impulsion, une émotion, je leur envoie une femme de 50 balais amoureuse d'un môme de 20 ans, des dieux incestueux et visiblement, ça les touche. La recherche de formes nouvelles, cette plongée dans l'inconnu, ça te coupe d'un certain public conventionnel de théâtre, mais ça accroche un public moins professionnel. Sauf que ces gens-là, il faut aller les chercher parce qu'ils n'ont vraiment rien à foutre du théâtre.

**Tu montes rarement des textes de théâtre.**

En fait, j'ai toujours eu un goût pour le non-théâtre. J'ai mis en scène des textes de Genet qui parlent de la peinture, notamment de Rembrandt et de Giacometti, mais je n'ai pas eu envie de monter de pièces de lui. J'ai monté des nouvelles, adapté des romans, un rapport médical, des paroles indiennes, etc. Il faut toujours que ça me pose une énigme. Quand je lis des paroles indiennes, par exemple, je me pose toujours la question de savoir si avec on peut faire un spectacle qui ne soit, bien entendu, pas politiquement correct – la chose que je hais le plus au monde. Autre exemple : est-il possible de faire entendre la parole de Sade au théâtre ?

**Tu sembles toujours attiré par les zones limites, comme la pornographie.**

Ça s'impose. Ce n'est pas exprès, ce n'est pas de la provocation. C'est drôle parce que je suis quelqu'un de plutôt joyeux, mais ça tourne autour de la mort et de cette chose très violente que j'ai en moi, d'aspiration à la beauté des corps. J'ai mis vingt ans à comprendre que ce que je croyais être une banale obsession sexuelle était une sorte de duel avec la mort. Je sens la mort dans le corps d'une jeune fille, et si ce corps me fascine, si je le ploie artistiquement, c'est vraiment pour niquer la mort. J'ai en moi cette chose ridicule, quand j'écris ou que je mets en scène, c'est le seul moment où je suis plus fort que la mort ! J'ai fait un spectacle qui s'intitulait *Eloge de la pornographie*. Je suis

extrêmement voyeur, dans tous les sens du terme. Comment peut-on être metteur en scène sans être voyeur ? Je ne récuse pas la pornographie. Godard dit quelque chose comme "C'est la responsabilité des gens de ma génération d'avoir laissé le X aux gens du commerce." Ce que j'aime dans la pornographie, c'est qu'elle est le pire avoué. A force de ne pas chercher la forme, elle la trouve par hasard. C'est un paradoxe, c'est de la merde, mais c'est vrai que les artistes, en tout cas dans le spectacle vivant, n'ont pas trouvé comment mettre en danger le spectateur dans son eros, tout en le maintenant dans une forme et un langage artistiques bouleversants. Dans *Eloge de la pornographie*, j'ai peut-être frôlé ça, mais ça a été difficile car l'érotisme contient en lui-même une convention. Pour faire vite, je hais le porte-jarretelles parce que c'est une convention, une répétition d'une chose à l'identique, et moi, ce qui m'intéresse en art, c'est l'opposé.

**Comment vis-tu la situation politique et sociale actuelle ?**

Je ne pardonne pas à cette société de me donner honte. D'avoir à détourner mon regard quand je vois quelqu'un assis par terre qui tend la main. Je lui en veux à mort de m'obliger, moi, à être honteux de donner mes 10 balles – et que ce soit tout aussi honteux de ne pas les donner. En ce qui concerne la montée du lepénisme, et pas seulement du FN, je milite pour un engagement citoyen sans aucune réticence sur la forme. La remise en cause radicale, utopique, utopiste, de l'Etat, même républicain, qu'il soit de droite ou de gauche, je trouve que c'est le devoir minimum de l'artiste. Je défile, je signe et je me battraï à coups de poing. ●

Nous nous aimons tellement (*création*), *texte et mise en scène de Jean-Michel Rabeux, jusqu'au 5 avril au Théâtre de la Bastille à Paris, tél. 01.43.57.42.14, et du 25 au 29 avril à Poitiers, tél. 05.49.41.28.33. Reprise au Théâtre de la Bastille à Paris d'Onanisme avec troubles nerveux chez deux petites filles d'après le Dr Zambaco et de L'Indien d'après des paroles indiennes, jusqu'au 12 avril.*

## TÊTE D'AFFICHE

### Jean-Michel Rabeux, le théâtre des corps

Le théâtre de Jean-Michel Rabeux (photo Marc Enguerand), c'est celui des corps et des mots pour le dire. Souvent grave, inquiétant, dérangeant même dans ce qu'il révèle, d'indicible, d'interdit.

On peut le voir en trois spectacles présentés actuellement à Paris (1) :

*Nous nous aimons tellement*, *L'indien et Onanisme avec troubles nerveux chez deux petites filles*. Le premier a été écrit par Jean-Michel Rabeux lui-même. Le second est construit à partir de paroles d'indiens victimes de l'arrivée des Blancs depuis la découverte de l'Amérique. Le dernier reprend sobrement, mais avec une froide violence difficilement soutenable, le rapport d'un aliéniste du XIX<sup>e</sup> siècle — Démétrius Zambaco — consignait comment il avait soigné deux enfants qu'il mutila pour les guérir, provoquant le Mal pour avoir voulu faire le Bien au nom d'une science folle.

De l'un à l'autre, des jeux amusés de *Nous nous aimons tellement* à la détresse portée par une actrice seule en scène (Claude Dégliaime, magnifique !) dans *Onanisme...*, c'est le même regard plein d'attention et d'amour sur la douleur et les êtres, le besoin de l'autre et le poids des lois qui étouffent qui se



découvre dans la confrontation à la solitude et au corps qui nous trahit, à l'obsession de la mort et du vide. Souvenirs d'une enfance passée dans la clinique d'un père soignant les mutilés ? Sans doute.

« Même si, explique Jean-Michel Rabeux, à l'époque cet environnement me paraissait normal, il a certainement nourri en moi un intérêt particulier pour les corps qui disent la vie en même temps que la mort ».

Cependant, rien de malsain chez lui. Au contraire. Citant Genet (« Le travail de l'artiste consiste à conférer de la dignité à ce qui semble en manquer le plus »), Rabeux, diplômé en philosophie, formé chez les pères maristes, ajoute : « Ce qui m'intéresse, c'est la complexité de l'homme, la douleur du monde qui transparait sur le visage peint du Christ. »

Didier MÈREUZE  
(1) Théâtre de la Bastille.  
01.43.57.42.14.

# La Croix

## **Nous nous aimons tellement**

*Écrit et mis en scène par Jean-Michel Rabeux. Durée : 1h40.* Fidèle à ses obsessions, Jean-Michel Rabeux reprend des questions déjà au centre de ses précédentes créations. Mais il le fait cette fois avec une fraîcheur et un sens du burlesque tout à fait réjouissants. Un maître du monde qui évoque les dieux grecs revus par Giraudoux et une artiste dont les peintures prennent vie

et lui font des misères sont au centre de cette comédie du désir. La beauté de la langue et le jeu tout en dérision de Claude Degliame et de ses partenaires sont pour beaucoup dans le plaisir très vif qu'elle procure. **J. S.**

Jusqu'au 5 avr., du mar. au sam.  
21h, dim. 17h, Théâtre de  
la Bastille, 01-43-57-42-14.